Philippe BRETON, *Les refusants. Comment refuse-t-on de devenir un exécuter ?*

Paris, Éd. La Découverte, coll. Repères, 2009, 252 p.

Jérémie Nicey

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/232>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.232

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2010

ISBN : 978-2-8143-0024-8

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Jérémie Nicey, « Philippe BRETON, *Les refusants. Comment refuse-t-on de devenir un exécuter ?* », *Questions de communication* [En ligne], 17 | 2010, mis en ligne le 20 janvier 2012, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/232> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.232>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

Philippe BRETON, *Les refusants.* *Comment refuse-t-on de devenir un* *exécuter ?*

Paris, Éd. La Découverte, coll. Repères, 2009, 252 p.

Jérémie Nicey

RÉFÉRENCE

Philippe BRETON, *Les refusants. Comment refuse-t-on de devenir un exécuter ?* Paris, Éd. La Découverte, coll. Repères, 2009, 252 p.

- 1 Le « refusant » est tout sauf un héros. Dès les premières pages, l'auteur – professeur à l'université de Strasbourg, chercheur au CNRS connu et reconnu comme spécialiste de la parole et de l'argumentation – alerte son lecteur sur les amalgames à ne pas commettre. Tel celui de ne pas confondre le refusant avec la figure du résistant ; le corps du livre reprendra d'ailleurs pertinemment la distinction offerte par la langue allemande entre *Resistenz* et *Widerstrand* (p. 69). Qui est-il alors ? C'est l'objet des deux premiers chapitres que de définir le « refusant » et le phénomène qui l'accompagne, la « refusance » – deux néologismes assumés par l'auteur. Ils n'existent que si sont réunies plusieurs conditions : un contexte de génocide, un individu qui volontairement ne participe pas, et qui prend cette décision de façon individuelle. Les refusants sont ceux qui, tel cet officier allemand en 1943, disent « On ne fait pas ça à des gens », mais qui ne cherchent pas à convaincre leurs pairs. Ils peuvent être caractérisés par le refus de la torture, la peur du sang, voire l'impossibilité d'aller plus loin dans le crime après l'avoir commis une première fois sous la contrainte. La suite de ces premiers chapitres – sept au total – précise le terrain de l'enquête puis dresse le portrait de certains refusants.
- 2 Le terrain est constitué du « front de l'Est » (crimes de masse nazis en 1941-1942 contre les Juifs de l'Est), de la guerre d'Algérie et de sa barbarie, de l'épisode sanglant de My Lai au Viêt-nam en 1968, du massacre des Tutsis au Rwanda en 1994, et d'actes de

terrorisme kamikaze, notamment de l'islam en guerre contre l'Occident. Les portraits qui sont rattachés à ces événements permettent de personnifier les figures du refusant et de percevoir les différents contextes de passage (ou non) à l'acte génocidaire. Ainsi relève-t-on l'exemple d'un refusant nazi obtenant une autre affectation que celle d'exécuter ; à l'opposé, celui des Hutus dont un tiers fut formé pour tuer les voisins tutsis, et qui n'avaient que peu de choix, sinon de tuer ou d'être tué ; ou encore celui de la jeune Arin, missionnée comme bombe humaine en 2002 dans une ville israélienne, et renonçant au dernier moment. Ceux qui s'écartent font ce « pas de côté » dans des proportions plus ou moins grandes selon que s'exerce respectivement sur eux, une pression faible ou forte. Ils ont en commun de ne pas admettre de devenir coauteur d'un génocide, tel le célèbre cas d'Oskar Schindler, figure complexe qui avant de devenir un « Juste » était, selon l'auteur, un « refusant ». Ces exemples et quelques autres, rares mais bien choisis, alimentent parfaitement la thèse. Mais leur nombre très réduit n'est-il pas précisément un obstacle à une montée en généralité ? On peut le penser, même si, dans l'introduction, Philippe Breton avertissait du peu de discours, du peu de traces laissées par les refusants. « Ils disent simplement "non", "pas moi", [sans] logique visible [et sans] argumentation » (p. 6).

- 3 Le troisième chapitre est l'occasion d'un retour sur cette quasi-invisibilité : le refusant serait une anomalie, une figure qui renvoie à une complexité que l'on a tendance à éviter, contrairement aux criminels, aux résistants et aux victimes qui occupent déjà toute la place dans les récits de guerre. Plus assez de place pour les refusants, ou du moins il serait trop tôt pour leur en laisser une dans ces événements passés que nous revisitons. Osons noter que l'auteur omet alors une autre catégorie : les non-victimes. Quoi qu'il en soit, les raisons de cette invisibilité semblent intéressantes dans la mesure où elles renvoient au croisement de diverses représentations symboliques : pour les bourreaux, le refusant apparaît comme un traître ; pour les victimes, il semble peu différent du bourreau, étant dans le même camp que lui ; pour les résistants, il est un lâche, un faible qui n'a pas empêché l'acte d'être commis (pp. 64-67). Prenant intelligemment appui sur les refusants de l'expérience de Stanley Milgram – la célèbre mesure de l'obéissance à des ordres d'exécuter des chocs électriques – et s'interrogeant sur le fait que ces refusants là aient fait l'objet de très peu de commentaires ou d'articles, Philippe Breton considère qu'« ils nous apprennent beaucoup sur l'homme en général et, plus concrètement, sur les effets de son éducation, les conditions de sa socialisation, sa réactivité à la propagande, son rapport à la violence et à la justice » (pp. 59-60). L'auteur utilisera à plusieurs reprises ces éléments humanistes, en les croisant de nombreuses fois avec ceux présentés précédemment, créant un effet d'allers-retours qui, s'ils peuvent certes entrer en résonance avec les hésitations du refusant, sont de nature à freiner parfois la progression de l'étude, voire à perdre le fil dans la compréhension de ce phénomène assez silencieux. Nous en avons une claire illustration à l'amorce du quatrième chapitre : « Avant de se lancer dans une analyse des raisons qui convainquent les uns de tuer et les autres de ne pas le faire, il nous faut encore faire un détour » (p. 83). La structure choisie provoque de nombreuses répétitions. D'un côté, cela rend la lecture « lancinante », qualificatif attribué par l'auteur à la question concrète qu'il se pose et sur laquelle nous reviendrons. De l'autre, on comprend que le chercheur s'efforce de mettre à distance, de façon répétée, sa propre interprétation, nécessairement primaire car non vécue, des situations convoquées ; qu'en ce sens il s'agit d'un travail de dentelle, avec des éléments posés, contrôlés et recontrôlés, pour les saisir au mieux.

- 4 Revenons au texte. Pas d'argumentation chez les refusants. Paradoxe, pour une étude menée par un anthropologue spécialiste de la parole argumentative? La réponse n'est pas si simple. L'auteur a le mérite d'avouer dès les premières pages que sa méthodologie présente de nombreux problèmes, techniques autant qu'humains, car il s'agit d'un sujet sensible. De fait, il adopte la stratégie suivante pour cerner les refusants : l'examen des enjeux que l'on retrouve chez les exécuter potentiels, avec une démonstration par « symétrie ». Qui sont alors les exécuter? Dès la fin de l'introduction, les caricatures avaient été battues en brèche : les exécuter ne seraient ni psychopathes, ni racistes, ni dans un rapport à l'obéissance ; du moins ces trois caractères ne seraient pas l'explication la plus profonde à leur acte. Le quatrième chapitre souligne que, au contraire, il leur est souvent difficile de tuer, et même s'il peut y avoir accoutumance ils s'entourent de divers artifices pour y parvenir (la vocifération, un langage administratif et codé, voire empli de technicité pour éviter d'y penser, des soirées post-exécution fortement alcoolisées, le camaraderie avec les pairs). Au sein même de la *Gestapo* et des *Einsatzgruppen*, les chefs se montrent souvent défaillants, tel Himmler lui-même rongé par des maux de ventre. Ainsi se dessine en creux la figure du refusant qui rejette l'acte par répulsion – *a priori* ou *a posteriori* (après l'avoir commis). À l'exacte moitié de l'ouvrage, il est même conclu provisoirement que « si les pulsions violentes et sauvages sont bien présentes sur le terrain, elles jouent surtout, à l'exception de quelques personnalités *a priori* sadiques, un rôle "fonctionnel". Elles permettent de commettre l'horreur, mais elles ne sont pas pour autant ce qui motive le tueur » (p. 110). Dans le chapitre suivant, on découvre notamment que le racisme et la soumission à l'autorité ne seraient pas les raisons principales de la violence. La raison serait davantage à chercher dans un rapport de vengeance. C'est le sixième chapitre qui en donne la démonstration. Le cheminement est appuyé par de nombreuses références pointues (Lonnie H. Athens, Christopher R. Browning, Jared Diamond, Tramor Quemeneur, Harald Welzer...), l'auteur se refusant d'utiliser prioritairement celles trop connues en la matière. Dans cet avant-dernier chapitre, on semble atteindre le cœur du sujet. Philippe Breton, appliquant sa connaissance des ressorts de l'argumentation à cette situation délicate, transforme habilement la figure de l'exécuter en victime préalablement agressée qui cherche à faire justice. Il concède que ce paradigme de la vengeance, qui suppose une inversion des rôles, « demande un sérieux effort intellectuel pour être admis, tant il repose sur une torsion insupportable des faits » (p. 159). Pour autant, la solidité de la démonstration est réelle. Pour ne prendre que l'exemple nazi, les humiliations passées, comme la défaite de la Première Guerre mondiale, avaient contribué à développer chez les Allemands un sentiment d'injustice et de menace vis-à-vis des Juifs et des Bolcheviks ; leur exaltation allait nourrir l'esprit de vengeance, fut-ce par la propagande ou d'autres instruments de déformation du réel. L'exécuter se sent obligé de se venger, pour son honneur et par peur de répétition de la menace, et il cible alors des tueries contre des individus regroupés par amalgame : pour le régime Hutu, « l'imaginaire globalise et autorise l'exécuter à voir dans chaque Tutsi l'incarnation de son ennemi effectif » (p. 168). En ce sens, l'objectif devient de faire disparaître tous les agresseurs, actuels ou futurs, ce qui explique l'inclusion des enfants.
- 5 Dans ce contexte, qu'est-ce qui retient la main du refusant? Dans le dernier chapitre, l'auteur cherche à y répondre en s'appuyant sur la séparation des trajectoires individuelles entre exécuter et refusants. Autrement dit, il ne place pas le passage à l'acte dans une dimension idéologique mais dans le vécu des acteurs. Certes, après avoir

souligné la différenciation des cultures vis-à-vis du processus vindicatif et meurtrier, il montre comment un pouvoir peut l'installer, en l'appliquant d'abord aux individus gênants, tels les délinquants et les vagabonds, en le complétant par la délation, voire en provoquant quelques pertes dans son propre camp pour le justifier. Mais, selon lui, c'est davantage la violence expérimentée depuis le plus jeune âge qui validera l'acte des exécuteurs. À l'inverse, le refusant ne ressent pas la nécessité de tuer, pour trois types de raisons qui peuvent se conjuguer : l'absence d'éducation à la violence ; le refus de se voir dicter sa conduite ; l'irruption de la réalité, c'est-à-dire le passage difficile, et pour lui impossible, de la théorie à la pratique même de l'exécution. Dès lors, cette psychologie de la « refusance » est-elle extensible à d'autres situations ? Là n'est pas l'objet de l'étude, le lecteur l'aura compris en parcourant l'ensemble des pages, même si Philippe Breton concède brièvement, dans la conclusion, qu'on peut retrouver le phénomène dans la vie ordinaire. Plus généralement, il termine sur l'espoir que représentent les refusants pour sortir l'humain de la barbarie. Espoir louable, en écho à la question qualifiée dès les premières lignes de « lancinante et concrète » : « Qu'aurais-je fait, moi, dans un tel contexte ? » (p. 5). Interrogation à laquelle nous ajoutons la suivante : le refusant doit-il alors, comme le suggère le sous-titre de l'ouvrage, être vu uniquement comme un « non-exécuter » ? Au terme de la lecture, les réponses ne semblent pas évidentes, tant l'espace accordé à la figure et à la psychologie de l'exécuter est grand dans l'enquête. À cet égard, le décryptage des processus liés à la vengeance constitue le chapitre le plus réussi d'un ouvrage qui, en définitive, fait aboutir le vœu d'introduction de son auteur : attirer l'attention sur les refusants.

AUTEURS

JÉRÉMIE NICEY

CIM, université Paris 3 Sorbonne Nouvelle
jeremie.nicey@univ-paris3.fr